

# Le Samedi

VOL. I.—NO. 46

MONTREAL. 26 AVRIL 1890.

LE NUMERO, 5 CTS.  
PAR ANNEE. \$2.50.

## UNE PARTIE DE CASSINO



DANS LE TROU.

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 24 AVRIL 1890.

## CHASSE-SPLEEN

Dernier exploit du jury : Son verdict a été : "Coupable, si c'est lui."

Le St. Laurent nous donne un spectacle de paresse désolant. Il va être toute l'année sans sortir de son lit.

Une chemise à deux manches, un pantalon à deux jambes. Pourquoi dit-on : une chemise, une paire de pantalons ?

Si vous voulez passer pour avoir un bon caractère, ne ressembliez pas à l'alose : elle prend trop souvent la mouche.

Quelle différence entre un adjectif et un verbe ? Etre d'un amour constant et constamment en amour sont deux choses si différentes !

Si vous avez la vue faible, ne sassez pas de cendre un jour de vent. Il vaut mieux laisser faire cet ouvrage là par votre femme.

Comment voulez-vous que nos charmantes canadiennes ne se fassent pas valoir en société ? Presque toutes possèdent deux langues.

Nous tenons du club de Protection du Gibier que les Lois de la chasse ne font aucune restriction pour la chasse aux emplois publics.

Nous ne voudrions pas pour rien au monde engendrer chicane à un bottier ou à un gantier ; car ces gens-là sont toujours portés aux extrêmes.

Un journal sérieux annonce sans commentaires que monsieur X... qui avait pris une action en dommages, a été dégoûté de sa demande. Déboulé aurait été plus officiel.

Comment voulez-vous que nous prenions les candidats au sérieux ? Ils prennent la peine de faire une circulaire pour dire qu'ils vont parler carrément aux électeurs.

"Tout me laisse, s'écriait un cultivateur en détresse. Mes enfants s'en vont ; mes animaux meurent, mes légumes pourissent. Il n'y a qu'une chose qui me soit fidèle : c'est l'hypothèque sur ma terre."

Nous pensons qu'il y a erreur. Un pêcheur renommé écrit de Vaudreuil les exploits de sa journée. "J'ai pris un maskinongé de 40 livres. Tu sais avec quelle véracité ce poisson-là mord..." Nous avons l'idée qu'il a voulu dire voracité.

Il est si facile pour un marchand de rendre son client heureux ! Il lui demande d'abord 20 pour cent de plus que le prix ordinaire, puis il lui confie à l'oreille : "Pour vous, je vous ôte 10 pour cent." Et tout le monde est heureux.

Mon enfant, tu veux savoir ce que c'est que l'immensité, disait un père à son fils. Eh ! bien ! Prends une boîte qui n'a pas de côtés et ni dessus ni dessous. Si tu veux alors la mesurer, plus tu monteras pour en atteindre le bord, plus tu seras éloigné de la boîte.

## SUPÉRIORITÉ ACCENTUÉE

*Aiguiseur de couteaux*, (en fonction). — Je m'aperçois, mesdames, que je vous fais grincer des dents !

*Madame L.* — Enormement ; nous ne pouvons plus résister. Comment faites-vous pour ne pas y perdre les vôtres ?

*L'aiguiseur*. — Pour moi, c'est différent ; mes dents sont postiches. Elles n'ont jamais connaissance de ce qui se passe sur ma meule.

## UN CERTIFICAT ABSOLU

*Client furieux chez un marchand d'habits*. — Vous avez voulu rire de moi sans doute ? Voyez cet habillement acheté d'hier, et qui est tout troué par les mites.

*Le marchand d'habits*. — Mon cher ami, comme vous devez être fier ! Tout le monde sait que les mites ne touchent pas au coton. En vous apercevant, chacun sera convaincu que vous n'employez que des marchandises de première classe.

## UN MALENTENDU

*Delle Cœurdur*. — Eh bien, Kittie, ta promenade ne t'a pas fatiguée ? Tu sais que je t'ai rencontrée avec ton beau monsieur Jenkins, hier soir.

*Kittie Positive*. — Pourquoi pas ? Nous étions justement à nous fiancer. Après tout, c'est un médecin d'avenir.

*Delle Cœurdur*. — Je te crois, il soigne l'élite des chevaux de la ville.

*Kittie*. — Des quoi ?

*Delle Cœurdur*. — J'ai bien dit : des chevaux. C'est un vétérinaire hors ligne. Il a sauvé le fameux trotteur de mon père.

Trois jours se sont écoulés et Kittie n'a pas encore repris connaissance.

## UNE FAUTE D'IMPRESSION

*Dlle Lucie* (qui a résolu de prendre monsieur Louis dans ses filets). — Oh ! ces vieux garçons, que je les déteste donc !

*M. Louis*. — Y compris les gens présents ?

*Lucie*. — La compagnie présente est toujours acceptée.

## FLAIR DE DETECTIVE

Grand émoi hier matin. En se réveillant, monsieur Smith constate qu'on a enlevé la porte de son parterre. Et les perquisitions commencent.

— Qui a fermé cette porte hier soir ?

— C'est moi, monsieur, reprend le cocher.

— A quelle heure ?

— A 9 heures.

— Y était elle ?

## BESOGNE DIFFICILE

*Le médecin*, (en visite). — Avez-vous pris les pilules d'après la prescription ?

*Baptiste*. — Oui, Docteur, d'après la prescription qui est une diable de prescription : "Une pilule trois fois par jour." J'ai bien réussi à la prendre une fois ; mais elle était si petite que je n'ai jamais pu la retrouver pour les deux autres fois.

## MOTS D'ENFANTS

*Maman*. — Voyons, mon petit amour, avale ça, c'est pour ton bien, je te donnerai deux cents.

*L'amour*. — Prends là, toi, je t'en donnerai cinq, na !

*Le professeur*. — Pourquoi la mer est-elle salée. *Joseph*, qui a passé tout le carême au régime du poisson en baril. — Parcequ'elle est remplie de morue, monsieur.

*Le maître*, développant les avantages de l'humilité. — Comment dans ce monde se termine la renommée ?

*Alfred*. — Elle se termine par un e, monsieur.

*Bob*. — Veux-tu échanger une orange pour un morceau de tarte aux pommes ?

*Jim*. — Je n'ai pas d'oranges.

*Bob*. — C'est correct ; je n'ai pas de tarte.

*Bob*. — Crois-tu que ça ferait de la peine à tes parents s'ils savaient que tu vas à la chasse le dimanche ?

*Fred*. — Oui, beaucoup ; mais pas tant qu'à moi s'ils me découvraient.

*Le curé*, au catholicisme. — Ainsi, Adam était très heureux dans le Paradis Terrestre ?

*Tommie*. — Oui, monsieur.

*Le curé*. — Quel est le malheur qui lui arriva ?

*Tommie*. — Dieu lui donna une femme.

Dans les chars urbains.

Le jeune Alfred vu l'encombrement est assis sur les genoux de son père.

Arrive une jeune femme à laquelle personne ne donne son siège. Le jeune Alfred qui a appris qu'il faut toujours être galant pour les dames, se lève en disant :

Madame, prenez mon siège, je vous en prie.

*Tom*, arrivant bruyamment de l'école. — Maman, maman ! Viens voir, j'ai le premier prix de lecture !

*La mère*, l'embrassant. — Vrai, mon chéri ! Il me semblait que tu ne serais pas toujours à la queue. Conte-moi comment tu l'as obtenu ?

*Tom*. — Tu sais, c'est d'abord Zéphirin Groslet qui l'a eu du maître ; mais en nous en revenant, je le lui ai gagné aux marbres.

*Cyrias*. — Grand'mère, tu dois être bien vieille, hein ?

*La grand'maman*. — Oui, mon chéri j'ai 78 ans.

*Cyrias*. — Tu vas mourir bientôt, n'est-ce pas ? *Grand'maman*. — Oui, si le bon Dieu m'en fait la grâce.

*Cyrias*. — Si je mourais est-ce que je pourrais être enterré près de toi ?

*Grand'maman*, (l'étreignant dans ses bras). — Oui, mon bijou de bijou.

*Cyrias*. — Pourrais-tu me donner 10 centins ?

## LES JOIES DE LA FAMILLE

Une vieille tante arrive en promenade avec une cargaison de jouets pour les enfants. Rendue à l'exhibition d'une trompette, elle est interrompue par le père.

— Quant à cette musique-là donnez là à Horace.

*La vieille tante*. — Pourquoi à Horace plutôt qu'aux autres ?

*Le père*. — Parceque c'est le seul qui puisse la casser tout de suite.

## POLIMENT DIT

*Charles*. — Hein ! Tu me traites de voleur !

*Jules*. — Pas du tout. Je dis que je donnerai dix piastres de récompense à qui me prouvera le contraire.

## NEZ HISTORIQUES

LE SAMEDI désirant offrir quelques consolations aux binettes trop plantureuses, a fouillé l'histoire pour trouver des précédents. Voici le fruit de nos recherches :

Lycurgne et Solon avaient, d'après l'histoire, des nez de six pouces de long.

Ovide, surnommé *l'homme au nez* (*Ovidius Naso*) avait le nez en forme de bouteille.

Scipion s'appelait *Nasica*, parcequ'il avait un nez énorme.

Alexandre le Grand, Richelieu et le Cardinal Wolsey avaient des nez d'une proportion démesurée.

On constate sur les vieilles pièces d'argent du temps de Cyrus et d'Artaxerxès que le bout de leur nez va jusqu'au rebords de la pièce.

Antiochus VIII s'appelait *Grypus*, parcequ'il avait le nez aussi accentué que le bec d'un vautour. (*Entre parenthèse, n'est-ce pas de GRYPUS que vient GRAPER.*)

Washington avait le nez tout à fait aquilin.

Le nez de Mahomet était si long et si recourbé qu'il paraissait lui entrer dans la bouche.

Jules César avait un beau nez, mais très prochainement avec l'accent aquilin.

Numa, l'un des fondateurs de Rome, fut appelé *Pomilius* en l'honneur de son nez qui avait cinq ou six pouces de long.

## PAS DE CHANCE

(Pour le SAMEDI.)

J'ai rencontré hier les deux hommes les plus malchanceux du monde. L'un détournait sur la rue St-Laurent par le coin gauche de la rue Ste-Catherine, l'autre sortait du magasin d'en face. Il était facile de voir au premier coup d'œil qu'une vieille haine couvait dans ces deux cœurs ; et de fait ça ne fut pas long.

— Ah ! mon damné de Jim, puisque je te tiens enfin, tu vas tout me payer d'un coup !

— Tom, je me fiche de toi ; j'en ai rossé bien d'autres.

— Je t'avertis, je frappe.

— Moi aussi ; tiens toi bien.

Alors, Jim ôta son dentier et le plaça soigneusement sur la boîte aux lettres. Tom ôta son gilet, un gilet tout neuf, le plia soigneusement et le déposa sur le trottoir.

— Mais tu sais, reprend Jim, en écumant de rage, pas de coups de traitres ; ne me touche pas à la jambe gauche où j'ai un clou.

— C'est entendu ; mais tu vois la blessure que j'ai à l'oreille droite ; ne vas pas là non plus.

— Ne crains pas. Ah ! mon blache, tu vas en avoir une bonne !

Mais à ce moment, un homme de police, dépourvu de tout sentiments humains, intervint et les sépara ; et les deux combattants partirent en maugréant.

— C'est ma chance, à moi ! Toujours quelque chose qui m'empêche de l'écrapouillier.

Et se retournant de loin vers Jim en lui montrant le poing.

— Mardi prochain, à dix heures sur la ferme Logan, je te pocherai les yeux.

— C'est bon, à mardi pour ton biscuit.

Franchement, le désappointement de ces deux hommes était digne des plus vives sympathies.

## ESSAI SUR LA MUSIQUE

(Pour le SAMEDI.)

(Deuxième Composition par un Enfant chœur)

Beaucoup de personnes ne se rendent pas compte de ce qu'est réellement la musique ; c'est peut-être dû aux comptes-rendus. Ces personnes ressemblent assez, en cela, aux morceaux de musique prêtés qui ne se rendent guère en fin de compte ; ces derniers se laissent exécuter plutôt que de se rendre.

J'ai cru devoir réunir mes impressions sur cette question, impressions que "LE SAMEDI" imprimera peut-être lui aussi, afin d'en faire bénéficier mes compatriotes canadiens-français de toutes les nationalités.

J'étais décidé à travailler pour bien comprendre la musique, mais j'y suis parvenu en peu de temps sans difficultés.

La musique est l'art de faire connaître sa pensée sans rien dire.

C'est très-commode : comme par exemple pour le locataire qui à la fin du terme répond aux exigences du propriétaire (Papa Grobadeau) par une improvisation sentimentale au Piano.

Ceux qui font le plus de musique ce sont les musiciens ; il y a aussi les artistes amateurs qui en font beaucoup plus, mais ce n'est pas toujours de la musique.

Le chant n'est pas de la musique, puisque dans le compte-rendu de tout service funèbre où les trois antels sont en noir, les journaux rapportent qu'il y a eu chant et musique à l'orgue.

Les reporters de journaux sont ceux qui connaissent mieux la musique et savent apprécier les véritables musiciens.

La découverte de la musique remonte dans la nuit des temps et peut-être beaucoup au-delà. Dans le Paradis-Terrestre, il y avait un orchestre orphéonique qui a obtenu à cette époque une réputation Européenne : c'est la musique d'Adam. Dans cet orchestre, Ève jouait le serpent. Depuis ce temps, cet instrument alors très-goûté, même aux solennités religieuses, est tombé en défaveur. Toutefois l'Éden de Paris a continué à tenir ensemble l'orchestre fondé dans ces temps reculés ; et quelques filles d'Ève s'y rencontrent aussi parfois.

Les auteurs qui ont précédé et succédé (A) Adam ont propagé la musique par tout l'univers et dans plusieurs autres endroits.

La musique n'est pas un art simple ; elle est composée et le plus souvent c'est par les auteurs : ceux-ci cherchent ensuite à la faire exécuter. La musique non exécutée est peu appréciée et pas beaucoup portée. Il faut quelquefois un grand nombre de musiciens pour exécuter certains morceaux, comme, par exemple, au jubilé de Boston. Il n'en suit pas que la musique soit plus difficile pour cela.

Quand la musique est une fois exécutée, les amateurs artistes s'en emparent pour l'interpréter.

La musique est interprétée de différentes manières ; quelquefois même elle est massacrée. Toutefois, les reporters n'ont pas établi définitivement la distinction à faire. On pourrait, cependant, établir, comme base, que dans le compte rendu d'une démonstration musicale quelconque, une jolie femme réussit toujours mieux que toute autre personne inscrite au programme.

La musique de l'Armée du Salut est entre autres appréciée différemment par la population et même par les reporters.

Pour faire de la musique il est très convenable de se servir d'un instrument, puisqu'il est décidé que le chant n'est pas de la musique. Certains instruments sont appelés à jouer très souvent, tel que, dans la belle saison, les Orgues de Barbarie et les Pianos-mécaniques ; d'autres, au contraire, jouent très rarement : comme, par exemple, les canons qui ne figurent que dans l'accompagnement du Chœur des Enclumes. Les autres instruments jouent suivant leurs besoins. Le piano est certainement celui qui a formé le plus d'artistes-amateurs ; il y a longtemps que je n'ai entendu le son d'un piano.

La musique a des effets différents sur certains caractères. Ainsi, à l'église, pour les uns elle élève l'âme, pour les autres elle élève la tête afin de mieux voir qui est à l'orgue. Dans les salons, elle est le signal pour plusieurs d'engager la conversation et pour un certain nombre de s'esquiver dans la direction du buffet. Quand elle est exécutée en plein air, comme, disons par les Salutistes, une fraction du public applaudit et une autre se donne un mal terrible à jeter des pierres.

La musique va bien sur l'eau, mais va mieux encore avec le vin.

Il faut des oreilles d'un genre tout particulier pour devenir musicien ; aussi dorment-ils bien sur leurs deux oreilles, nos amateurs au retour d'une soirée musicale quelconque où ils ont, non seulement contribué pour leur part à interpréter cet art divin, mais aussi à goûter en connaisseurs à huit ou dix vins.

ATSANNEN.

Québec, 21 avril 1890.

## UN MALENTENDU

*Charles.*— Ah ! la bonne histoire ; j'en ris à me crever la rate. De qui tiens-tu cela ?

*Joseph.*— De Michel Santerre... (*Un ennemi juré de Charles.*)

*Charles.* (*redevenant sérieux.*)— D'un tel animal ! Si tu me l'avais dit avant, je n'aurais pas ri du tout.

## SOUS SERMENT

Action prise par la Compagnie du Gaz contre un consommateur.

*Le juge.*— Comment pouvez-vous établir que le témoin a dépensé 12,748 pieds de gaz ?

*Le géant.*— Par le gazomètre, votre Honneur.

*Le juge.*— Eh ! bien, j'en ai l'expérience chez moi ; je ne croirais pas le gazomètre sous serment.

## PRONOSTIC INFALLIBLE

*Le maître.* (*après six mois d'absence*) à son *ciens jardinier.*— Hello ! encore en vie, père François ?

*Père François.*— Oui, monsieur, j'ai encore l'assurance d'un an de vie.

*Le maître.*— L'assurance d'une année ? Vous êtes un grand homme. Comment réglez-vous cela ?

*Père François.*— C'est invariable ; depuis que je suis au monde, chaque fois que je passe le mois de mars, je vis l'année toute entière.

## ENCOURAGEANT

*Collecteur.*— Je ne puis pas perdre tout mon temps à venir vous réclamer cette somme.

*Le débiteur.*— Alors quel est le jour qui vous convient le mieux ?

*Le collecteur.*— Le jeudi.

*Le débiteur.*— C'est bien ; vous viendrez tous les jeudis.

## NOS CHERIS



Visiteur.—Quel est ton non, mon cher ?

Tommie.—Pour le moment Tommie Tournesol.

Visiteur.—Pour le moment ? Est-ce que tu ne porteras pas toujours ce nom-là ?

Tommie.—Bien sûr non. Je vais faire comme mes sœurs. Aussitôt qu'elles ont vingt ans, elles changent de nom.



La petite Lucie, s'empressant d'annoncer à sa manière, à sa cousine, l'arrivée d'un nouveau petit frère.—Tu sais, elle est bien plus belle que la tienne, ma poupée.

La cousine.—Ne viens donc pas ! La mienne, c'est mon papa qui l'a achetée à Paris.

Lucie.—Oui, mais la mienne est en vraie viande.



Lolotte, cherchant à retrouver pour sa poupée un nom qu'on lui avait donné la veille.—Tu vois Minette, ton petit frère a plus de mémoire que toi.

Minette.—Je crois bien, à son âge ! Lui, il en a bien moins long que moi à se rappeler.

## PINCÉES DE CONSEILS

## POUR CONNAÎTRE LE TEMPS QU'IL VA FAIRE

Quand vous prenez votre café, jetez dans la tasse un ou deux morceaux de sucre aussi doucement que possible. Examinez comment les bouillons vont se produire à la surface. S'ils se dirigent soudainement du milieu de la tasse vers les bords, il va pleuvoir très fort.

Si les bouillons se réunissent dans le milieu, puis se dirigent ensuite lentement vers les bords, il y aura probablement quelques ondées.

Si les bulles persistent à rester au centre, c'est beau temps.

## LUSTRE DES CHAPEAUX DE SOIE

Quand votre chapeau a reçu des gouttes de pluie, laissez-le sécher ; puis, après l'avoir soigneusement brossé à l'aide d'une brosse douce, passez à plusieurs reprises, dans le sens du poil, une flanelle préalablement chauffée.

## POUR FAIRE DE LA GLACE

Prenez un vaisseau d'une grandeur convenable et mettez-y 3 onces d'acide sulphurique de commerce et 1<sup>1</sup>/<sub>2</sub> once d'eau. Ajoutez-y 1 once de sulphate de soda en poudre. Mettez au milieu de ce mélange un petit vaisseau plein d'eau et couvrez le tout. Si vous pouvez agiter, c'est mieux. La glace se formera en quelques minutes.

Le même mélange peut servir deux ou trois fois.

Il faut opérer dans un endroit frais.

## UNE AFFAIRE DE CONSCIENCE

Curé (faisant des remontrances à son paroissien).—Vous ne venez plus à la messe, mon ami. C'est pénible.

Le paroissien.—C'est contre ma conscience, monsieur le curé. Voyez-vous, je m'y endors et je rêve que je suis à la maison. Mais quand je reste chez moi, je m'endors aussi ; seulement je rêve que je suis à l'église ; ça fait que j'entends bien mieux la messe.

## D'ACCOMMODEMENT

L'accusé.—Êtes-vous sûr de me sauver ?

L'avocat.—Sans doute ; je vais prouver que dans la nuit du vol, vous étiez à Sherbrooke.

L'accusé.—Combien allez-vous me demander ?

L'avocat.—Le pardessus que vous avez enlevé est-il neuf ?

L'accusé.—Oui, monsieur, tout neuf.

L'avocat.—Dans ce cas, je ne vous chargerai rien ; vous allez me le donner, le pardessus.

## RAISON PÉREMPTOIRE

Entendu l'autre jour sur les chars de la rue Notre-Dame.

Monsieur (essoufflé).—Je vous cite devant votre compagnie. L'idée de me faire courir un arpent !

Le conducteur (d'un ton triomphal).—Je ne suis pas une palatine, moi, vous savez ; je n'ai pas des yeux partout.

## RELATIVEMENT GROSSE

Joseph.—Tu étais à la soirée des Comtois, hier soir.

Charley.—Oui, beaucoup même.

Joseph.—On me dit que c'était une grosse affaire.

Charley.—Pas la moitié aussi grosse que ma pauvre tête ce matin.

## UNE CONSOLATION

Elle, (prenant le train d'Ottawa).—Oh ! Charles, quel oubli ! J'ai enfermé le chat dans la dépense !

Charles.—Pauvre bête ! Nous en serons quittes pour le trouver mort à notre retour.

Elle, (jongleuse).—Mais j'y songe ; j'ai laissé dans la dépense un petit pot de lait condensé. C'est assez pour le soutenir.

Charles.—Mais il n'est pas ouvert !

Elle.—Ça ne fait rien, le couteau à ouvrir les boîtes de sardine est justement à côté.

## UN MOT DE TROP

Il y a déjà longtemps qu'on parle de 1837. L'autre jour, dans un salon, une dame encore portée à certaines prétentions d'âge incertain, s'amuse de réveiller un souvenir de ces temps malheureux. Et notre ami X..., qui ne manque jamais une occasion de mettre les pieds dans les plats, de s'écrier :

—Comment, vous viviez encore dans ce temps-là !

Inutile de dire que la dame en a été très flattée.

## Les Résultats d'une Session bien Remplie



—C'est des députés, tu dis ? A quoi que tu les reconnais ?

—Au ventre, parbleu ! des gens qui n'ont pas manqué un banquet depuis trois mois !

**Physiologie de la Buvette.**



**I**  
*L'homme du monde.* Toujours prêt à prendre un verre en répétant une petite histoire déjà contée cent fois. La grâce et l'élégance mêmes. — "A la vôtre."

**II**  
*L'homme positif.* Un mélange de politicien et de *deud beat* fashionable. — "Bigre, il est bon."

**III**  
*Le monsieur qui se croit obligé,* en rentrant chez lui à 7 heures du soir, d'aller au *sideboard* avant de dire bonsoir à sa femme. N'a pas même le temps de lâcher la carafe.

**IV**  
Ne demande pas mieux que de passer sa vie dans la cave.

**LA MANIÈRE DE TROUVER SON CHEMIN**

Sur les bords du canal Lachine, un navigateur tempête après le cheval qui tire à peine le bateau.

Survient un capitaine de l'armée du salut.  
— Mon ami, y pensez-vous ! Pourquoi ces juréments ? Savez-vous où vous allez avec cela ?

*Le navigateur.* — Oui, je le sais, à Lachine.

*Capitaine de l'Armée du Salut.* — Vous vous trompez ; vous allez en enfer tout droit.

*Le navigateur.* — Et vous ? Savez-vous où vous allez ?

*Le capitaine.* — Oui, je le sais ; je m'en vais au ciel.

*Le navigateur,* (le jetant dans le canal). — Erreur, mon ami ! C'est dans le canal que vous allez.

**D'UNE PIERRE DEUX COUPS.**

*Servante.* — Mademoiselle Irène, monsieur Alfred est au salon.

*Irène* (lisant un roman). — Ciel, que faire ! Je n'ai pas les cheveux faits !... Ah ! j'y suis. Dites-lui qu'il faut qu'il attende un peu parce que j'aide dans le moment à ma mère dans la cuisine.

**COMMENT ON DÉGOMME UN GOMMEUX**

*Dude posant pour la dissipation.* — Mademoiselle, quelle est, en fin de compte, le goût de l'eau ?

*Mlle Julienne.* — Vous ne me direz pas que jusqu'à ce jour vous avez été constamment élevé au biberon !

**RÉSOLUTION INÉBRANLABLE**

Dans les chars urbains. Un monsieur engendre conversation avec son voisin :

— Et cet enfant est votre fils, je suppose ?

*L'étranger.* — Oui, monsieur.

*Le monsieur causeur.* — Alors, comme vous, je suppose, il est né à Québec ?

*L'étranger.* — A Québec ? Non, monsieur, et j'espère qu'il ne le sera jamais.

**ENCORE LE MEILLEUR MOYEN**

— Où as-tu eu ce parapluie ?

— Je l'ai élevé moi-même.

— Hein !

— Oui, de ma main.

— Je comprends ; tu l'as trié à la main.

**LES EXIGENCES DU JOURNALISME**



*Le rédacteur en chef au reporter.* — Il faut avoir dans le numéro de samedi un article sur les sensations qu'éprouve un pendu. J'ai fait des arrangements avec le Shérif : c'est un homme de précaution. Allez le trouver ; il va vous pendre. Aussitôt qu'il vous aura décroché et ramené à la vie vous écrirez vos impressions.

**L'AVANTAGE DE CONNAITRE SON HOMME**



*Monsieur Cousudor.* — Le fait est que le travail m'éreinte. Je vais être obligé de prendre une *typewriter*.

*Madame Cousudor.* — Oui, tu feras bien ; publie une annonce et j'irai moi-même au bureau pour te la choisir.

## LA PRUDENCE EST LA MÈRE DE LA SURETÉ

## DÉVOUEMENT FILIAL



Alice.—Mon bon petit frère, il faut que tu me rendes un service.

Alfred.—Volontiers, ma chère ; tu n'as qu'à me dire ce que c'est ?

Alice.—Monsieur Philippe vient de me demander en mariage ; j'ai obtenu jusqu'à demain soir, pour répondre. Passe donc à l'agence mercantile pour savoir ce qu'il vaut.



A la capitale du Canada.

Emilie.—Quelle surprise ! Vrai ? Tu viens passer un mois à Ottawa ?

Juliette, (de Québec).—Oui, en mission diplomatique.

Emilie.—Pas possible ! Un subside pour votre pont ? Un poste de sous-ministre ? Un changement de tarif ?

Juliette.—Non ; mais je suis à la recherche d'un gendre pour ma pauvre mère. Comme je suis fille unique, je ne puis pas lui refuser ce petit plaisir-là.

## LOCUTIONS A ÉVITER

(Suite.)

BUT. On ne remplit pas un but, on l'atteint.

A PUR PERTE n'est pas français ; c'est en pure perte qu'il faut dire.

STENTOR.—Quelques personnes disent, pour indiquer une voix très-forte, une voix de Centaure.—C'est de Stentor qu'il faut dire.

TAIE D'OREILLER et non tête ou toile d'oreiller. THÉSARIÈRE et non trésoriser.

APPUI TUTÉLAIRE (pléonasme).—Le premier de ces mots signifie aide, secours, le second, qui tient sous sa protection. Le rapprochement de ces deux mots est donc un double emploi et par conséquent produit une locution vicieuse.

PEINDRE SOUS DES COULEURS est contre la logique.—On peint avec et non sous des couleurs.

ÊTRE COLÈRE CONTRE QUELQU'UN.—On est en colère contre une personne, contre une chose.—Mais colère, sans la préposition en, signifie non l'action, mais l'état.—Un homme est colère, emporté par caractère.

C'est à tort que quelques grammairiens prétendent que brutal et vénal n'ont pas de pluriel au masculin ; on dit très-bien des hommes brutaux, des offices vénaux. D'autres prétendent que trivial peut faire triviaux ; fatal, fatals ; glacial, glacials ; final, finals ; mais les juges compétents en cette matière ne se sont pas encore prononcés.—“ Dans le doute, abstenez-vous ; telle est, en lexicologie, la devise du sage.” Quant à décimal, douteux, il y a peu d'années encore, l'usage l'a consacré ; on peut, on doit dire décimaux.—Les nombres décimaux.

INDÉPENDamment que n'est jamais français.—On dit indépendamment de... des... du...—Dire la force RÉPRIMANTE est une grave faute ; on dit répressive.

POUVOIR PEUT-ÊTRE (pléonasme).—Il est cer-

tain que ce qui peut être se pourra. Autant vaudrait articuler cette vérité profonde, que ce qui peut être... peut être.

PLEIN DE CŒUR implique une idée fautive.—“ On peut être plein d'esprit, d'imagination, parce que ces qualités toutes métaphysiques ne résident pas en un point du corps ; mais plein de cœur est aussi faux et ridicule que pourrait l'être plein de foie de cervelle.”

On ne part pas à LA CAMPAGNE, EN VOUGE, on part pour la campagne, pour un voyage.—C'est parler aussi improprement que ces gens qui disent aller EN ALGER pour aller en Algérie.

SAIGNER DU NEZ, SAIGNER AU NEZ.—Quelques grammairiens ont établi une distinction entre ces deux locutions.—D'après eux, saigner du nez se dirait d'une hémorragie par le nez, et saigner au nez signifierait répandre le sang par une partie extérieure du nez.

ET PUIS, AINSI DONC, OR DONC.—Vous vous garderez de ces expressions, qui ne sont ni élégantes ni même françaises.

COURSIER, CHEVAL.—Le premier de ces mots est un terme poétique qui ne s'emploie guère dans la conversation, où il semble prétentieux.—Dans tous les cas, on ne saurait l'employer que comme équivalent de cheval de bataille ou de course, et jamais dans le sens d'attelage.—Un char traîné par de rapides coursiers éveille une idée entièrement fautive.

NAVIRE, VAISSEAU.—“ Le second de ces mots, dit un écrivain distingué, que nous avons plusieurs fois cité déjà, ne convient pas quand on veut désigner un bâtiment de guerre, un bâtiment de l'État. L'usage a marqué cette différence, et les capitaines de vaisseau sont médiocrement satisfaits quand on leur donne le titre de capitaine de navire, qualification exclusivement propre aux commandants des bâtiments marchands.

“ On dira donc un navire de quatre-vingt-dix canons. Une frégate, un brick de guerre, une gabarre même, ne sont pas des navires, ce sont des vaisseaux, ou mieux des bâtiments.”

SE MÉFIER, SE DÉFIER.—Le même auteur dont je viens de vous indiquer l'opinion va encore vous renseigner au sujet de ces deux mots que beaucoup de personnes croient être entièrement synonymes.

“ Quand on a acquis de l'expérience à ses dépens, on se défie des hommes, de leurs actions et des motifs qui les dirigent.

“ Lorsque par nature on est peu confiant, on se méfie de tout le monde. Cette méfiance est le fait d'un esprit timide et d'un caractère ombrageux.—Par conséquent, la méfiance a pour objet les personnes plutôt que les choses, tandis que la défiance s'applique aux choses comme aux personnes.—Un roi, par exemple, peut se méfier de ses peuples lorsqu'il est né méfiant ; mais il se défie de leur fidélité, tout confiant qu'il est, quand, ainsi que Louis XVI, il a éprouvé ce qu'est leur fidélité.”

AU REVOIR, A REVOIR.—J'ai entendu des gens parlant en général un fort bon français, dire habituellement comme terme d'adieu, à revoir, sans songer que l'expression pût même être douteuse. C'est cependant une faute grave, un véritable solécisme ; on doit dire au revoir. Et encore cette locution, bien que parfaitement française, ne doit-elle pas être employée trop fréquemment, sous peine de devenir vulgaire.

BIOGRAPHIE, BIBLIOGRAPHIE.—Beaucoup de personnes confondent ces deux termes, dont l'acceptation cependant est bien tranchée. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir un dictionnaire à ces deux articles.—Biographie, histoire de la vie d'un particulier.—Ouvrage composé de vie par-

LA NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DES INVENTIONS.

AU THÉÂTRE-ROYAL ENTRE LES ACTES.

ticulier.—Ouvrage composé de vies particulières. *Biographie universelle*, science, écrits relatifs à ce genre d'ouvrages.—*S'adonner à la biographie*.—*La biographie m'intéresse plus que l'histoire*.—*Biographie*, science de celui qui est versé dans la connaissance des livres, des éditions, qui forment des catalogues.—*Articles bibliographiques*, études, analyses, comptes rendus d'un ou de plusieurs livres.—L'étymologie seule de ces mots en marque les différences.—*Bibliographie*. Le radical *biblio* signifie livre, et la terminaison bien connue dans notre langue, *graphie*, je décris, j'écris ; tandis *biographie* renferme le radical *bio*, mot grec qui signifie vie, joint à la même terminaison.

CONSEQUENT, CONSÉQUENCE.—Ces deux mots, n'ayant pas la même acception, ne doivent jamais être confondus, sous peine, pour la personne qui les emploierait l'un pour l'autre, de se voir placer au niveau des marchandes de la halle.—Un homme *conséquent* est celui dont les principes sont d'accord avec sa conduite.—Un homme de *conséquence* est un homme bien placé dans la hiérarchie sociale par sa fortune ou sa position ou ses talents.—Une chose ne peut être *conséquente*, par la même raison qu'elle ne peut être *inconsequente* ; mais elle peut être de *conséquence* si elle est importante.

TOILETTE, PARURE, MISE.—Le dernier de ces mots ne peut être employé dans aucun cas comme synonyme des deux premiers, par la raison bien simple que les grammairiens ne l'admettent pas comme substantif. Dire : *C'est une mise de bon goût*, c'est donc faire un barbarisme ; mais une femme peut être bien *mise*, *mise* avec goût.

PUISSANT, PUISSANTE, ne peuvent et ne doivent jamais être employés dans le sens de gros, gras.—Un homme *puissant*, une femme *puissante*, sont des expressions qui appartiennent au vocabulaire des rues.

FENÊTRE, CROISÉE.—Ces deux expressions sont françaises ; mais, par un caprice du goût, la première seule est admise dans le langage élégant, qui a de même repoussé le mot *carreau* pour adopter exclusivement *vitre*. Vous ne direz donc pas : *Cette croisée a des carreaux de couleur* ; mais : *Cette fenêtre a des vitres de couleur*.—En revanche, un vitrier ou un menuisier dira neuf fois sur dix, une *croisée* et un *carreau*.

CARRÉ pour vestibule, palier.—Ce terme, assez usité à Paris, est vulgaire et de mauvais ton.—On sème des pois dans un *carré* de jardin, mais on laisse son parrapluie sur le *palier* d'un appartement.

On a un *domestique*, des *domestiques*, mais on ne dit pas que l'on a UNE DOMESTIQUE, en parlant d'une femme de service.—Ce mot ne s'appliquant qu'à l'ensemble des gens employés à nous servir ou à un domestique homme, dire une *domestique* est une façon de parler toute provinciale qui dénote que l'on appartient à une famille où on n'a pas l'habitude d'avoir des *domestiques*. Une femme de service se désigne par la nature de ses fonctions : une *cuisinière*, une *femme de chambre*, une *bonne*.

GAGEURE, PARL.—Le premier mot, bien que de très-bon français, est devenu assez vulgaire pour que les gens qui se piquent de beau langage lui préfèrent *pari*.—De même pour le verbe *parier*, qui s'emploie de préférence à *gager*.

S'ÉPATER, S'ÉTALER, pour tomber, s'étendre, sont d'un trivial grotesque, et cependant une femme d'esprit assure avoir entendu une des plus charmantes femmes de la bonne société raconter comment elle avait *failli s'épater en descendant de voiture*, et moi je me souviens d'avoir ouï dire à une jeune femme, bien élevée cependant, que, *le pied lui ayant glissé, elle s'était étalée de tout son long*.—Certainement ces deux expressions reçues pendant l'enfance, dans ce contact avec les domestiques, dont j'ai cherché, dans les premiers feuillets de ce livre, à démontrer le danger.

MORTIFIÉ pour être fâché.—MORTIFICATION, —MYSTIFICATION.—Vous pourrez entendre, même dans le monde, quelques femmes vous affirmer qu'elles ont été *très-mortifiées* de ne pas se trouver chez elles lors de votre visite. *Mortifié*, signifiant *humilié*, est évidemment ici un non sens ridicule. Dans le peuple on fait encore un autre abus de ce mot, on le confond avec *mystifier* dont la signification est toute différente. (A suivre.)



I  
Madame Cardamon, (désolée).—Mais, Alfred, tu ne sors pas encore !  
Monsieur Cardamon. — Je ne suis pas pour faire venir mon cocktail ici.

II  
Voici la petite combinaison que madame Cardamon a présentée à son mari à la représentation suivante : L'utile à l'agréable.

LE PAIN D'UN JOURNALISTE

(Pour le SAMEDI)

« Ouf ! On dirait d'un four ! La chaleur nous oppresse. »  
Remarque un journaliste à quelqu'autre copain.  
« — Mais ; pourquoi pas ? reprend ce membre de la presse. C'est ici qu'en effet nous émissons notre pain. »

QUALITÉ VAUT MIEUX QUE QUANTITÉ

Jeune avocat.—Vous avez annoncé que vous vous retirez, après fortune faite, et que vous voulez céder votre clientèle.

Vieux maître.—Certainement, voulez-vous acheter une bonne clientèle.

Jeune avocat.—Oui, combien avez-vous de clients ?

Vieux maître.—Deux.

Jeune avocat.—Ce n'est pas une clientèle, ça.

Vieux maître.—Jeune homme, j'ai vécu de ces clients, pendant seize ans. L'un réclame un héritage, et l'autre a une cause en expropriation contre la corporation.

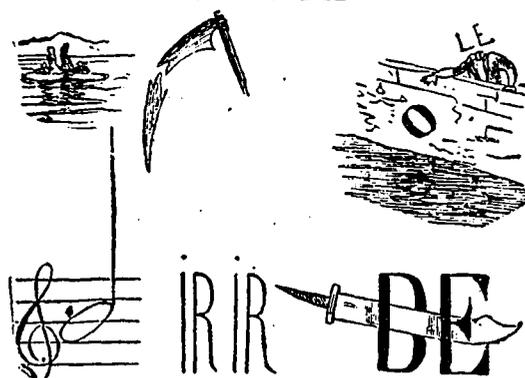
Et le novice acheta la clientèle.

A BON ENTENDEUR, SALUT !

Charley.—Voulez-vous me permettre d'embrasser votre petit bébé de sœur ?

Julie (16 ans, froidement).—Non, elle n'est pas assez grande.

REBUS



Le rebus du numéro précédent :  
DEVINE SI TU PEUX.

Au Théâtre-Royal pendant les Actes.



La combinaison ci-dessus a eu, l'autre jour, le plus grand succès au Théâtre-Royal. Les amoureux peuvent maintenant converser durant la pièce, sans déranger les voisins.

ICI ON NE VEND QU'EN GROS

Le papa.—Qu'est-ce que vous voulez, jeune homme ?

L'amoureux.—...La main de votre fille.

Le papa.—Rien que la main ? Pas d'affaires, prenez-la en bloc ou laissez-là, on ne coupe pas sur la pièce, ici.

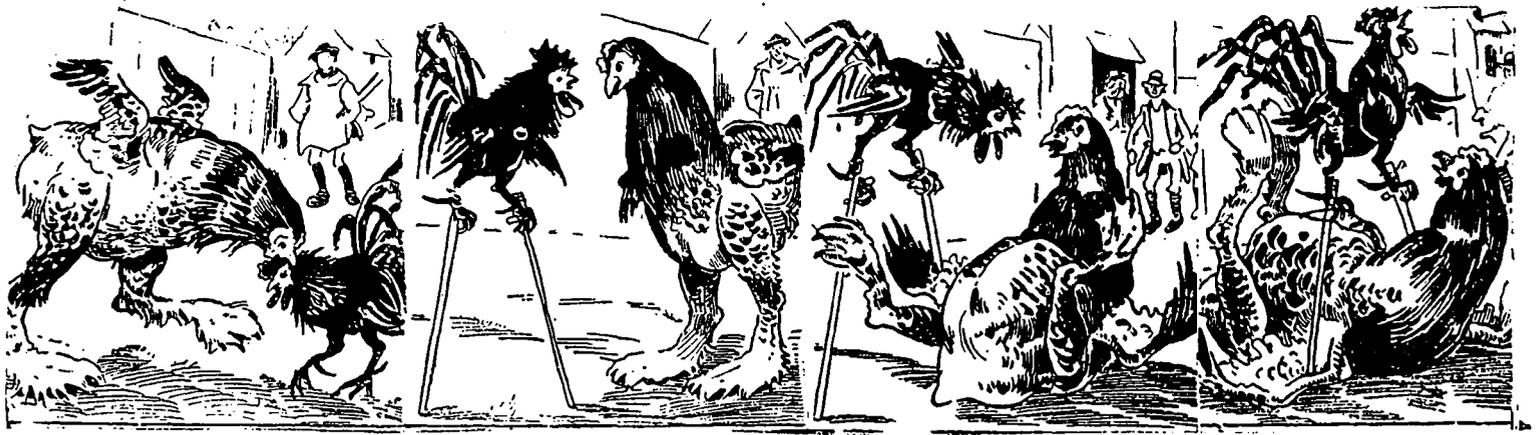
Le bargain a été consommé.

QUAND ON EST PARÉ

—Comment, Gertrude, je vous recommande d'acheter un beau poulet, et vous m'apportez une bête qui n'a que la peau sur les os.

—Y a pas de soins, Mame, quand y sera paré avec ses truffes, y sera plus le même. Vous savez, vous, par exemple, prenez-vous quand vous mettez vos diamants.

## UNE RÉVOLUTION DANS LE MONDE DES ANIMAUX



I

II

III

IV

Un des abonnés entreprenants du SAMEDI qui avait été frappé, l'autre jour, des échasses inventées par un chien ingénieux, a eu l'heureuse idée d'appliquer à sa basse cour, cette immense découverte. Il a eu la bonté de nous envoyer un croquis de ses expériences. Nous le donnons tel que nous l'avons reçu. Le fait est que le résultat dépasse toutes les espérances. A la suite de services aussi signalés, il n'y a pas de doute que LE SAMEDI recevra les annonces des gouvernements et de la corporation.

## LES PETITS PRÉSENTS ENTRETIENNENT L'AMITIÉ

## MARI MODELE



Officier de Douane, au voyageur arrivant d'Europe. -- C'est un chien importé ?

Le voyageur. -- Oui.

L'officier. -- Il faut payer \$20 de droit.

Le voyageur. -- Je vous le donne tout, prenez-le.



Jeune laideur. -- Je l'ai dit à mon mari, hier soir, qu'il ne m'embrassait plus et que tu m'en avais fait la remarque.

La mère. -- Qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

La jeune laideur. -- Il m'a donné \$20 pour m'acheter un chapeau. Maman, je suis convaincu que Charles est le meilleur et le plus aimant des maris.

## QUELQUES SCÈNES DE MÉNAGE DANS LES VIEUX PAYS



I

Le piano de madame.

Le mari. -- Comme si son fichu caractère ne suffisait pas pour animer une maison !



II

Les cigares de monsieur.

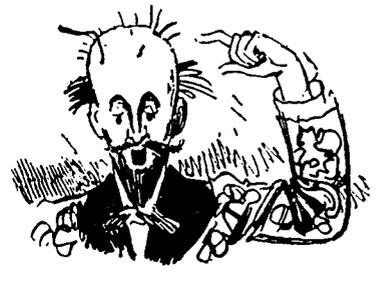
La femme. -- Tu cries d'une façon honteuse parce que la dépense du mois monte à 100 piastres, et voilà un écu de cigares à la date du 5 !



III

Le chereu blanc de madame.

La femme. -- Admirez votre ouvrage, monsieur !



IV

La calcitie déplorablement précoce de monsieur.

Le mari. -- Voilà le vôtre.

## QUELLE L'AURAIT DONC GIFLÉE DE BON CŒUR



Madame Sucrefin.—Quand je te dis que mon mari vient de m'acheter un piano de \$800 !

Madame Aigresur, (sa meilleure amie).—Que c'est gentil ! Mais alors, pour un instrument de cette valeur, tu vas être obligée de prendre des leçons de musique.

## LE SALUT CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES

Aux îles Philippines, on se prend la main l'un à l'autre et l'on s'en frotte le visage. Si l'on tient à marquer une vénération particulière à un vieillard ou à une dame, on lui prend le pied droit et l'on s'en caresse lentement le menton.

Dans les districts du Sund, on prend le pied droit de la personne qu'on veut saluer et on se le met sur la tête.

A la Nouvelle-Guinée, on place des feuilles sur le crâne de celui à qui on veut faire une politesse.

Les Lapons appuient fortement le nez sur le nez de la personne qu'ils saluent. Plus on a le nez camus ou écrasé, plus il est vraisemblable qu'on a été salué en ce monde.

Les Taitiens se comportent de même. Pourtant ils sont suspects d'avoir modifié à son avantage une courtoisie assez raffinée ; on assure que c'est par trois fois qu'ils se cognent agréablement le nez contre le nez du prochain.

L'Éthiopien saisit la robe de l'ami qu'il salue et la noue autour de lui, de manière à laisser cet ami presque nu. Dans un pays aussi chaud et où l'on ne peut être trop légèrement vêtu, cela ne laisse point d'être bien imaginé.

Les Japonais se saluent en ôtant une de leurs pantouffles. Les habitants d'Astrakan, qui, moins partisans du luxe et du confort que les Japonais, ne portent point de pantouffles, ôtent une de leurs sandales.

Les habitants de la côte d'Afrique s'accostent en se serrant trois fois le second doigt.

Les naturels de Carmène sont des peuplades héroïques et qui rappellent les touchantes aventures du pélican. Ils s'ouvrent une veine et offrent du sang à leurs amis en guise de breuvage.

—“ Bois, disent-ils, bois, si tu m'aimes ; si tu ne bois pas, je te tue. ” Il est rare, vous pensez bien, qu'on s'excuse et qu'on réponde : — “ Merci, je n'ai pas soif. ”

En Chine, le salut officiel consiste à se croiser

les bras sur la poitrine en inclinant à plusieurs reprises le front vers la terre.

Dans le midi de la Chine, on s'enquête ainsi : *Y a fan ?* Ce qui veut dire : As-tu mangé ton riz ?

Il n'est pas de sollicitude plus touchante, bien qu'elle ressemble un peu à cette apostrophe non moins touchante dont nous gratifions nos perroquets : “ As-tu déjeuné, Jacquot ? ” En voilà assez, n'est-ce pas ? Retournons en Europe.

Les anciens Hollandais, nation de navigateurs et de commerçants, s'informaient avant toutes choses de leurs affaires. Ils disaient : *Hoé wart are ?* “ Comment naviguons-nous ? ” Qui navigait bien devait naturellement jouir d'une santé parfaite.

Aujourd'hui, à La Haye et à Amsterdam, on se demande les uns aux autres : *Smaa kelye ve-en ?* “ Avez-vous un bon dîner ? ”

On m'assure que les canotiers de Paris, quand ils vont à Asnières ou à Bougival, ne s'adressent guère d'autres questions.

A Londres et à Paris, on se demande : Comment vous portez-vous ? Mais au Caire où la peau sèche est le symptôme d'une maladie grave, il est bon de s'informer de la peau de ses amis et connaissances et de leur dire : Comment suez-vous ?

Ne riez pas, chers lecteurs, de ces formules de bonne amitié, quelque excentriques et même déraisonnables qu'elles vous paraissent ; ne blâmez pas trop ces prosternements et ces révérences qui vont ici de droite à gauche et là de gauche à droite. J'ai voulu vous les rappeler aujourd'hui pour n'en tirer que le sentiment exquis et la pensée délicate. Cette pensée et ce sentiment se cachent çà et là sous le voile, souvent absurde et grotesque, des traditions et des coutumes. Mais partout la main qui presse la main, le sourire qui répond au sourire, le regard qui sollicite le regard, cherchent à faire entendre que l'homme est né frère et ami et que partout il veut et doit se reconnaître et s'aimer.

Voilà, selon moi, la philpophie des “ saluts. ”

## LES DEUX RATS

Certain rat de campagne, en son modeste gîte, De certain rat de ville eut un jour la visite : Ils étaient vieux amis ; quel plaisir de se voir ! Le maître du logis veut, selon son pouvoir, Régaler l'étranger ; il vivait de ménage, Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village, Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger, Des noix, des raisins secs ; le citadin, à table, Mange du bont des dents, trouve tout détestable ; Il va chercher au fond de son garde-manger. “ Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement, Dans un trou de campagne enterré tout vivant ? Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asile ; Venez voir de quel air nous vivons à la ville : Hélas ! nous ne faisons que passer ici-bas ; Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas : Ils meurent tout entiers, et leur philosophie Doit être de jouir d'une si courte vie, D'y chercher le plaisir : qui s'en passe est bien fou. ” L'autre, persuadé, saute hors de son trou. Vers la ville, à l'instant, ils trottent côte à côte ; Ils arrivent de nuit. La muraille était haute. La porte était fermée ; heureusement, nos gens Passent sans être vus, sous le seuil se glissant. Dans un riche logis nos voyageurs descendent ; A la salle à manger promptement ils se rendent. Sur un buffet ouvert, trente plats desservis Du souper de la veille étalaient les débris. L'habitant de la ville, aimable et plein de grâce, Introduit son ami, fait les honneurs, le place, Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant, Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant. Le campagnard, charmé de sa nouvelle aïssance, Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance, Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats ; Ils étaient au buffet ; ils se jettent en bas, Courent, mourant de peur, tout autour de la salle. . . Pas un trou. . . De vingt chats une bande infernale Par de longs miaulements redouble leur effroi. “ Oh ! oh ! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi, Dit le bon campagnard : mon humble solitude Me garantit du bruit et de l'inquiétude ; Là, je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu, J'y mange en paix du moins, et j'y retourne. . . Adieu. ”

## DÉGOUTÉS

Entre voleurs.

Jack.—Pénétrons chez Thompson ce soir ! J'ai une clef pour sa porte de cuisine.

Jim.—Tu badines ! A quoi bon ? Thompson a payé son compte de gaz cette après-midi.

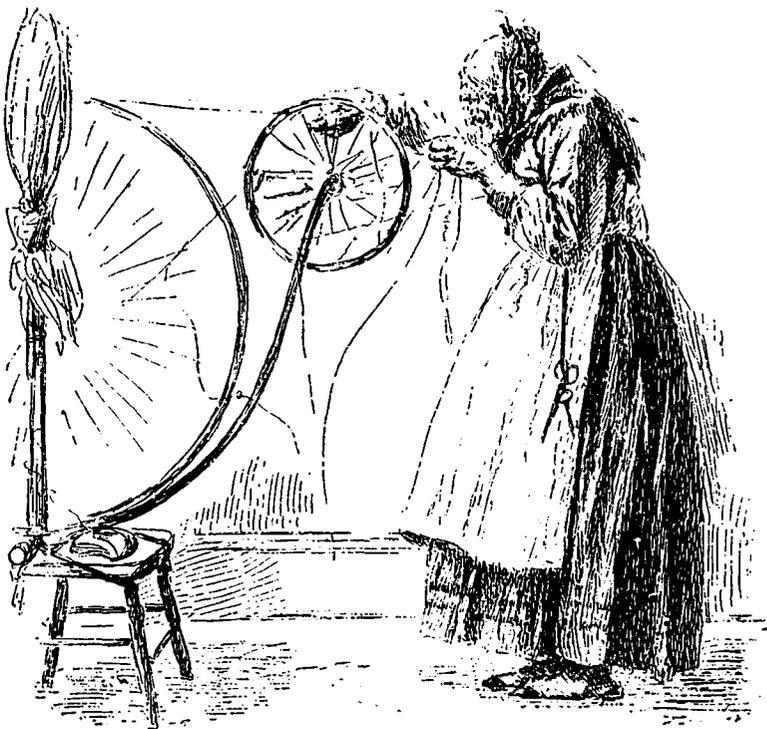
## UN PETIT MALENTENDU



*Jeune veuve, à son cocher qui vient d'hériter. — Naturellement, John, ça me fait de la peine de vous perdre ; mais je suis heureuse d'apprendre que vous voilà devenu riche. Je suppose que, maintenant, vous allez jeter les yeux sur une jeune femme.*

*John. — Ah ! madame, votre proposition me fait le plus grand honneur ; mais je suis déjà fiancé à une autre.*

## LES ROUETS MODERNES



*La vieille grand'maman qui a trouvé le vélocipède de Charley. — C'est curieux comme j'ai oublié ; moi qui pouvais filer assez pour habiller toute la famille, quand j'étais fille !*

## LEÇONS D'ETIQUETTE

## LE GUIDE DU PARFAIT VISITEUR

(Pour le SAMEDI.)

Lorsque vous êtes introduit au salon, examinez minutieusement tous les objets qui s'y trouvent.

\* \*

Si un chien ou un enfant entrent pendant que vous attendez, prenez-le sur vos genoux. Si l'enfant crie, peu importe ; les enfants doivent s'accoutumer aux étrangers.

\* \*

Si votre visite est faite à l'heure du dîner, ne vous pressez pas. La cuisinière est libre de mettre le dîner au four, pour le garder chaud jusqu'à votre départ.

\* \*

Si vous avez une canne, faites-en valoir la flexibilité en la pliant entre vos mains. Cela vous permettra de présenter de gracieuses excuses, si vous avez le bonheur de casser une porcelaine précieuse, ou de crever un tableau de prix.

\* \*

Ouvrez le piano et faites gémir les touches : il n'est pas nécessaire d'être musicien. Moins vous serez artiste, plus longue devra être votre symphonie.

\* \*

Examinez de près tous les objets artistiques qui se trouvent dans le salon, et changez-les de place si leur arrangement vous déplaît. Sondez les meubles, pour reconnaître s'ils sont bourrés de crin ou de misérables copeaux.

\* \*

Pendant la conversation, n'oubliez pas de consulter fréquemment votre montre, et de constater, chaque fois, l'heure qu'il est.

\* \*

Si vous trouvez le salon trop chaud, ouvrez les fenêtres. Cela prouvera que vous vous considérez comme chez vous.

\* \*

Si la maîtresse de la maison s'apprêtait à sortir, commencez-lui une longue histoire. Elle sera très heureuse de rester pendant que vous la lui raconterez.

\* \*

Ne parlez jamais pendant votre visite de choses ennuyeuses. Choisissez des sujets gais, légers, plaisants ; le tarif, la question des banques, le pavage en bois ou Jeanne la Fileuse vous permettront de faire valoir toutes les grâces de votre esprit.

\* \*

Si après vous être levé pour partir, il vous vient quelque chose de nouveau à l'esprit, rasseyez-vous, et contez votre histoire. Votre visite est si agréable, que vous devrez recommencer ce petit manège autant de fois que vous le jugerez nécessaire.

## TROP DE RESSOURCES

On est au dîner. Monsieur en dépêchant la dinde jette une aile sur le plancher.

*La dame de la maison. — Dépêche toi de la ramasser mon cher, Carlo est parti à la course pour la gober.*

*Le mari. — Ne crains rien, j'ai mis le pied dessus.*

Chose singulière, personne n'aimait l'aile de dinde ce soir-là.

## RAISON PÉREMPTOIRE

*L'Évêque en visite pastorale. — Je vous félicite, monsieur le curé. J'ai constaté au salut que l'église était remplie aux trois quarts de jeunes gens. Il est si difficile de les amener aux exercices religieux ! En vérité, quel est votre secret ?*

*Le curé. — Il m'a suffi, Monseigneur, d'annoncer dimanche dernier, que je ferais un sermon spécial pour les jeunes filles.*

## BONNE DIMENSION

*X... (qui a les pieds les plus longs de Montréal). — Rentre donc ici une minute, je veux acheter un tirebottes.*

*Son ami. — Si c'est pour toi... tu ne trouveras ton affaire qu'à une fourche de chemins.*

## TROP D'ÉTUDES NUIT

*Paysan (qui a suivi de loin la carrière du jeune avocat). — Hello, boy, qu'est-ce que tu fais maintenant ?*

*Jeune avocat. — Comment maintenant ? tu le sais bien, je pratique toujours.*

*Paysan. — Encore ! mais, mon cher il y a dix ans que tu me dis que tu pratiques, comme ma fille son piano. Si tu n'es pas capable de connaître ton métier à fond sans pratiquer encore, faut changer de cheval, mon bon, tu deviens vieux. Si t'es pas capable d'étudier vend des patates, ça fera mieux pour ta famille.*

## LA BARBE ET LES BAINS DANS L'ANCIEN TEMPS.

Dans une pièce publiée en 1520, une puce parlant en vers déclare qu'elle a été créée pour tourmenter la gent animale et se repaître de son sang :

Quant l'yver vient, ilz ont quelque esperance  
De se venger tandis que le froit dure,  
Car sus leur chair ne fais plus demourance,  
Je perls vigueur quant sens venir froidure.  
Mais en esté, je ne tiens point mesure  
De tormenter femmes, chiens et chats.  
Beau dire ilz ont que je leur fais nuisance,  
Pour les pincer ne veulx point de compas.  
De leur bon sang je fais tous mes repas,  
Sans espargner damoyelle ou bourgoyse.  
Leur faisant peine jusques à mon trespas.

Et l'auteur termine en indiquant un procédé nouveau :

Pour toutes pulces faire soubdain mourir.

C'était bien, en effet, une guerre incessante et une guerre à mort. Aussi tous les manuels de la vie pratique écrits vers cette époque, se font-ils l'écho de ce grave souci. Le *Traicté nouveau, intitulé bastiment de recettes* fournit, avec d'intéressants détails, cinq procédés infaillibles :

“ Pour faire que les punaises ne te nuysent point la nuit ;

“ Pour faire un oignement qui tue les punaises en la couche ou couchette ;

“ Pour faire qu'il n'y aye nulles pusses en une chambre ;

“ Pour faire un unguent qui tue les punaises ou mortzpiens ;

“ Pour tuer les poulz et lentes.”

Remarquez que, de ce temps, date la fureur des cosmétiques, des fards, des essences, des pâtes, des parfums, qui ne se calma qu'au commencement du règne de Louis XIV. Il faut donc se rendre à l'évidence, et se représenter telle qu'elle était la haute société du seizième siècle. S'il y avait, par exemple, gala au Louvre, gentilshommes et grandes dames, bardés de crasse, mais couverts de parfums, de perles et de pierreries, montaient sur un cheval ou un mulet, la femme en croupe derrière son mari. On se mettait à table, et les convives, s'aidant un peu du couteau, mangeaient avec les doigts, englaissant leur serviette, qu'on était forcé de changer après chaque plat.

Vers 1640, parurent enfin, les *Lois de la galanterie*, code du bon ton à l'usage des petits-maitres; on y voit avec surprise quels raffinements de soins la mode imposait alors aux galants du grand monde. Lisez: "On peut aller quelquefois chez les baigneurs pour avoir le corps net, et tous les jours l'on prendra la peine de se laver les mains. Il faut aussi se faire laver le visage presque aussi souvent, et se faire razer, et quelquefois se faire laver la teste... Vous aurez un valet de chambre instruit à ce mestier, ou bien vous vous servirez d'un barbier qui n'ait autre fonction, et non pas de ceux qui pansent les playes et les ulcères, et qui sentent toujours le puz et l'onguent. Outre l'incommodité que vous en recevez, il y a danger mesme que venant à panser quelque mauvais mal, ils ne vous le communiquent; tellement que vous ne les appellerez que quand vous serez malades. Et en ce qui est de vous accommoder les cheveux, vous aurez recours à leurs compétiteurs, qui sont barbiers-barbans." Notre manuel ne parle pas des femmes, mais la mode est toujours donnée par elles. Si elles eussent eu soin de leur personne, auraient-elles pu souffrir auprès d'elles ces soupirants malpropres?

Lorsque l'excès de la propreté eut été porté à ce point qu'un rasé dut se laver le visage presque tous les jours, on comprit enfin ce que présentaient de repugnant les multiples attributions des barbiers chirurgiens, et les barbiers-barbans furent créés. A la suite de l'édit de 1637, quelques industriels avisés avaient déjà adopté cette spécialité, mais la corporation ne fut définitivement instituée que par l'édit du 23 mars 1673. "Nous avons reconnu dès il y a longtemps, dit le Roi, que l'usage de faire la barbe et de tenir des bains et étuves, et les soins que l'on apporte à tenir le corps humain dans une propreté honeste, estant autant utile à la santé que pour l'ornement et la bienséance, par nostre édit du mois de décembre 1659, nous aurions ordonné l'établissement d'un corps et communauté de *Barbiers-Baigneurs-Etuves-Peruquiers*, réduits à deux cens, pour en faire profession particulière, distincte et séparée de celle des maîtres chirurgiens-barbiers." Ces deux cents charges étaient vendues par le roi, et déclarées héréditaires.

C'était là, sans nul doute, une utile réforme, mais dans cet ordre de faits il n'eût pas fallu s'arrêter en si beau chemin. Soumise à un examen même bienveillant, la cour brillante qui entourait Louis XIV aurait perdu beaucoup de son prestige. On commençait, il est vrai, à comprendre qu'il était bon de se laver de temps en temps, et l'on revenait peu à peu à l'idée que l'eau pouvait avoir été faite pour cela; on la subissait cependant plus qu'on ne l'aimait. L'usage quotidien d'abondantes ablutions telles que nous les pratiquons aujourd'hui eût certainement paru alors une singularité. Le plus souvent, les gens soigneux se bornaient à promener le matin sur leur visage un petit tampon de coton trempé dans de l'alcool très faible et aromatisé. Un manuel des bienséances, imprimé en 1782, prohibe encore l'emploi de l'eau pour la toilette: "Il est de la propreté de se nettoyer tous les matins le visage avec un linge blanc, pour le dégrasser. Il est moins bien de le laver avec de l'eau, car cela rend le visage plus susceptible du froid en hiver et du hâle en été." On voit que l'auteur, brave docteur en théologie, n'avait pas sur la physiologie et l'hygiène des notions bien exactes. Madame de Motteville éprouve le besoin de nous

dire qu'Anne d'Autriche était "propre et fort nette"; elle ne néglige pas non plus de nous apprendre que, lors de l'arrivée de la reine Christine à Compiègne, les mains de l'auguste souveraine "étaient si crasseuses qu'il était impossible d'y apercevoir quelque beauté." On sait, du reste, que la fistule dont fut atteint Louis XIV est parfois le résultat d'un manque de propreté, et que le roi-soleil avait souvent son sommeil troublé par des punaises.

Vers cette époque commença la vogue des carrosses et des chaises à porteur, qui facilitèrent les relations sociales dans ce que l'on appelait alors le monde galant. En 1550, il n'y avait guère à Paris que trois ou quatre carrosses, et c'était encore un luxe de faire ses courses en housse, c'est-à-dire sur un cheval de selle couvert d'une housse de drap ou de velours. Sully allait au Louvre en housse, et il n'eut un carrosse que lorsqu'il fut grand maître de l'artillerie. La bourgeoisie, la noblesse pauvre allaient à pied; on marchait avec précaution dans les rues boueuses, et si l'on rendait une visite de cérémonie, on changeait de chaussures dans l'antichambre avant de passer au salon. Les *Lois de la galanterie* nous fournissent sur ce point des détails curieux: "Lors que la mode a voulu que les seigneurs et hommes de condition allassent à cheval par Paris, il estoit honeste d'y estre en bas de soye sur une housse de velours et entouré de pages et de laquais. Mais maintenant, veu que les boues s'augmentent tous les jours dans cette grande ville, avec un embarras inévitable, nous ne trouvons plus à propos que nos galands de la haute volée soient en cet équipage et aillent autrement qu'en carrosse. Nous savons qu'autrefois pour parler d'un qui paroisoit dans le monde, soit financier ou autre, l'on disoit de luy: *il va plus qu'en housse*; mais maintenant cela n'est plus guère propre qu'aux médecins ou à ceux qui ne sont pas des plus relevés. De quelque condition que soit un galand, nous luy enjoignons d'avoir un carrosse s'il en a le moyen, d'autant que lors que l'on parle aujourd'hui de quelqu'un qui fréquente les bonnes compagnies, l'on demande incontinent: *est-il carrosse?* et si l'on répond que oui, l'on en fait beaucoup plus d'estime. Si les galands du plus bas estage veulent visiter des dames de condition, ils remarqueront qu'il n'y a rien de si laid que d'entrer chez elles avec des bottes ou des souliers crottes, spécialement s'ils en sont logés fort loin; car quelle apparence y a-t-il qu'en cet estat ils aillent marcher sur un tapis de pied et s'asseoir sur un fauteuil de velours? C'est aussi une chose infâme de s'estre coulé de son pied d'un bout de la ville à

l'autre, quand mesme on auroit changé de souliers à la porte, pource que cela vous accuse de quelque pauvreté, qui n'est pas moins un vice aujourd'hui en France que chez les Chinois, où l'on croit que les pauvres soient maudits des dieux à cause qu'ils ne prospèrent point. Vous pouvez aussi vous faire porter en chaise, dernière et nouvelle commodité, si utile qu'ayant esté enfermé là dedans sans se gaster le long des chemins, l'on peut dire que l'on en sort aussi propre que si l'on sortoit de la boiste d'un enchanteur; et comme elles sont de louage, l'on n'en fait la despense que quand l'on veut, au lieu qu'un cheval mange jour et nuit."

Il s'agissait donc surtout de briller à peu de frais, et pourvu que le galant eût sa chaussure et ses vêtements à peu près propres, on ne s'inquiétait pas d'autre chose. Un traité de la civilité qui eut un immense succès vers la fin du dix-septième siècle résume ainsi des recommandations d'ordre plus intime faites aux personnes de la cour: "Il faut avoir soin de se tenir la teste nette, les yeux et les dents, les mains aussi, et même les pieds, particulièrement l'esté, pour ne pas faire mal au cœur à ceux avec qui nous conversons." Le même ouvrage mentionne quelques modifications heureuses apportées dans les usages depuis le commencement du siècle: "Autrefois, dit-il, il estoit permis de cracher à terre devant des personnes de qualité, et il suffisoit de mettre le pied dessus; à présent, c'est une indécence. Autrefois on pouvoit bâiller, et c'estoit assez pourvu que l'on ne parlât pas en bâillant; à présent une personne de qualité s'en choqueroit. Autrefois, on pouvoit tremper son pain dans la sauce, et il suffisoit pourveu que l'on n'y eust pas encore mordu; maintenant ce seroit une espèce de rusticité. Autrefois on pouvoit tirer de sa bouche ce que l'on ne pouvoit pas manger, et le jeter à terre pourveu que cela se fist adroitement; maintenant ce seroit une grande saleté." Mais nous entrons ici dans le cérémonial de la table, dont je m'occuperai ailleurs.

Le salut vint de l'hôtel de Rambouillet, qui, en dépit des justes railleries de Molière, eut la gloire de généraliser en France le bon ton, la politesse, l'urbanité, le savoir-vivre.

#### QUESTION DE MILIEU

*Mademoiselle Belle.* — Pensez-vous, madame Bientapé que ce n'est pas toujours une abomination, pour une femme de sacrer.

*Madame Bientapé* (sèchement). — Oui, si elle n'est pas mariée.

#### UNE IMMENSE DIFFÉRENCE ENTRE LES DEUX



*Madame Gozon.* — Comme c'est difficile à refaire un homme qui a été mal élevé! Je n'ai jamais pu déshabituer mon mari à se servir de cure-dents à table.

*Madame de Serconton.* — Je n'ai jamais eu de misère pour cela avec le mien. Il se nettoie toujours les dents avec sa fourchette.

## C'EST QU'ON AIMERAIT AVOIR DIT DIFFÉREMMENT



*M. Jones, se rendant compte qu'il trouble un tête-à-tête intéressant.*—Je suis très peiné, mademoiselle, qu'on m'ait confié la mission de vous conduire au souper.

## UN BON CONSEIL AUX FRAUDEURS

*Jacob* revient au Canada après dix ans d'absence ; mais le passage de la douane le fatigue. Il se bourre de soieries et de dentelles importées et aussitôt qu'il aperçoit un officier du revenu, rien de plus pressé que de lui dire :

—C'est vous qui serez ici demain ?

*L'officier.*—Oui, monsieur.

*Jacob.*—Dans ce cas, faites-moi donc le plaisir d'être ici demain midi, alors que je sortirai du steamer mes soies et mes dentelles.

(*Petite scène du lendemain.*)

*L'officier.*—Où sont donc vos soieries et vos dentelles ?

*Jacob.*—Oh ! C'est hier que je les avais. Tout est vendu.

## UNE OUIE CAPRICIEUSE

*Taupin* rencontre le vieux *Finassot*, qui se prétend quelquefois un peu sourd.

—Ah ! mon cher ami, vous ne pourriez pas me prêter une piastre ?

—Plâit-il ? fait l'autre qui ne veut pas entendre.

—Je vous demande, reprend *Taupin*, en réfléchissant qu'il n'en coûte pas plus de demander d'avance, si vous pourriez me prêter cinq piastres ? Et *Finassot* prenant tranquillement un billet d'un dollar le lui remet.

—Mais, c'est cinq piastres que je vous ai demandées.

—Pas la première fois.

## PAS AU COURANT

*Auguste.*—Eh bien ! Les voilà les élections générales ! Qui se présente dans le Quartier St. Jacques ?

*Charles.*—Je t'avouerai que je ne suis pas au courant. Voilà deux jours que je n'ai pas pris un verre.

## REPOS MÉRITÉ

*Maîtresse de pension.*—Soyez raisonnable, monsieur ; votre compte court depuis six mois.

*Le pensionnaire.*—Pauvre compte ! Ce qu'il doit être éreinté. Si vous voulez n'en croire, nous allons lui donner une couple d'année de repos pour le remettre de cette longue course.

## UN PLAISIR FOU



*Alice.*—Oh ! Harry ! Je suis si contente que vous soyez venu ! Permettez que je vous présente ma chère tante. Elle m'a fait la faveur de vous accorder trois danses. (On n'a jamais su pourquoi Harry n'a pas ri de la soirée.)

## PARJURE BIEN PROUVÉ



*Le recorder, (à la prisonnière).*—Votre mari déclare que vous êtes d'une violence inouïe, et que vous l'avez encore frappé ce matin.

*L'accusée, (avec mépris).*—C'est un mensonge ! Si je l'avais frappé ce matin, il n'aurait pas pu se rendre jusqu'ici.

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## PREMIERE PARTIE

(Suite.)

## VII

Toute la population d'Augustin attendait hors des murs avec inquiétude les résultats de l'ambassade dont s'était chargé le comte de Lincourt.

Une masse compacte encombrait les dehors de la porte, ainsi que les avenues extérieures par lesquelles devaient vraisemblablement rentrer les deux trappeurs.

Tout à coup un cavalier accourut à toute bride.

C'était John Burgh.

—Hurrah ! cria-t-il en brandissant son fusil.

De bruyantes exclamations de surprise s'échappèrent de toutes les bouches.

Le comte et Grandmoreau étaient signalés.

Les deux ambassadeurs entrèrent bientôt dans la ville au milieu des acclamations d'une foule enthousiasmée.

Ils trouvèrent là leurs compagnons, avec lesquels ils échangèrent des poignées de mains.

Le colonel présenta au comte de chaleureuses félicitations.

Mademoiselle d'Éragny, joyeuse, mit sa main dans celle de M. de Lincourt, et le regard de la jeune fille traduisit son immense joie.

Le gouverneur, toujours grimé sur sa mule, choisit ce moment pour s'approcher des deux trappeurs, et leur présenter ses compliments.

En ce moment, des voix bruyantes en enthousiastes criaient cependant :

—Une fête au sauveur d'Augustin !

—Un bal aux chasseurs !...

Les voix de femmes dominaient.

Toute grande joie se traduit au Mexique par la danse.

Les femmes trouvent en tout prétexte à boleros et à fandangos.

Les cris redoublèrent.

—Un bal ! un bal !

Don Matapan, se hissant sur ses étriers, montra sa grosse face réjouie et enluminée :

—Je souscris à vos desirs, dit-il.

—Le bal aura lieu dans les grands magasins de la ville.

Le gros gouverneur lança ces derniers mots de toute la force de ses poumons.

Puis il retomba lourdement sur sa selle.

Les reins de la mule craquèrent et ses jarrets plièrent.

De longues acclamations retentirent, et la foule se dispersa.

Chacun songeait déjà à se préparer pour la solennité du lendemain.

M. de Lincourt prit congé du colonel et de sa fille ; escorté de ses trappeurs, il regagna la taverne où il logeait.

—En chemin Tête-de-Bison dit à M. de Lincourt :

—Savez-vous monsieur le comte, ce que je ferais à votre place ?

—Voyons cela.

—Eh bien ! j'inviterais au bal la Vénus Cuivrée.

—Peut-être viendra-t-elle ?

—Le croyez-vous ?

—Cela se pourrait,

—Et si elle venait ?

—Quelle victoire, monsieur le comte :

—Une vierge si farouche !

M. de Lincourt rit beaucoup de cette idée.

—Trappeur, dit-il, j'éprouve pour cette reine un bizarre sentiment.

—Ah ! ah !

—Elle m'attire et me repousse.

—Tiens ! tiens !

—Je la trouve très désirable par instants ; d'autres fois, je ne ressens pour elle que du dédain.

—Elle a fumé !

—Pouah !

—Vétille, monsieur le comte !

—C'est un usage, une cérémonie.

—Cette femme est une sauvage.

—Mais elle est très belle !

Le comte devint rêveur.

Enfin il dit en riant :

—Baste ! j'en aurai le cœur net.

—Je saurai si la fascination l'emportera sur la répulsion.

—Cette royauté, cette virginité, cette grâce et ces façons étranges, tous ces contrastes en font un être extraordinaire.

Et il promit d'inviter la reine.

## VIII

Le bal !

Il est splendide !

Rien, en France, ne saurait donner une idée de l'imprévu, de la singularité, de la richesse de cette fête :

Le gouverneur d'Augustin s'est surpassé.

En un jour, il a transformé l'immense entrepôt de la ville en de vastes et magnifiques salles de bal.

Il est dix heures du soir.

Tous les habitants d'Augustin, tous les gens de la prairie sont rassemblés.

Spectacle étrange, pittoresque, varié à l'infini !

Quant aux costumes, il faut renoncer à les décrire.

Vingt nations ont là leurs représentants, lesquels, méprisant toute contrainte, endossent le vêtement de leur choix.

On peut juger de l'extravagant bariolage, de l'orgie de couleurs brillant d'un discordant éclat sous le feu des lustres.

Seuls, au milieu de la foule multicolore, les trappeurs et coureurs des bois se distinguent par leur costume aussi sévère que simple.

Ces sauvages de la civilisation ont complètement négligé les frais de toilette.

Les orchestres sont multiples ; ils représentent les diverses nationalités auxquelles appartiennent les habitants d'Augustin.

Castagnettes, guitares, mandolines et tambourins excitent l'humeur chorégraphique de tous ceux dont les veines contiennent du sang espagnol.

Les trappeurs, toujours errants, se contentent de recueillir en passant quelque œilade engageante, certains serremments de mains furtifs, et parfois même un baiser donné ou reçu à la dérobée.

Tout trappeur était évidemment haut côté dans les cœurs féminins.

Mais on haletait.

Les buffets étaient assaillis.

Pillage splendide !

Les tonnes étaient inépuisables et les montagnes de victuailles bravaient les plus vigoureuses attaques.

Quels appétits, pourtant !

Don Matapan ne dansait pas ; il était dans un fauteuil roulant, et se faisait pousser autour des tables.

Il nageait dans la joie et dans le vin.

Il encourageait son peuple à boire. donnait

l'exemple et payait de sa personne avec une superbe vaillance.

Il exultait.

Jamais frans-lippeur n'aurait pu rêver rien de plus pantagruélique que cette fête !

L'œil, l'oreille, l'odorat, le palais, le toucher, tout était agréablement surexcité ; c'était un concert harmonieux et parfait donné aux sens par les sensations.

Les trappeurs, gens de sobriétés au désert, faisaient ici l'admiration du gouverneur par la façon dont ils entendaient les libations.

—Quels hommes ! murmurait don Matapan en amateur.

—Quels estomacs !

—Quelles têtes solides !

Un seul ne paraissait pas s'amuser : c'était Tomaho.

Le géant se promenait gravement.

Il laissait errer sur les danseurs un regard terne et froid.

De temps en temps, par un haussement d'épaules accompagné d'une sorte grognement sourd, il dédaignait sa dédaigneuse pitié.

Cela durait depuis deux heures.

Tout à coup, en entrant dans une salle, l'ex-roi d'Araucanie se heurta contre un cercle de spectateurs formé autour d'un quadrille.

Un orchestre jouait à tour de bras une sorte de pot-pourri évidemment emprunté au répertoire des bals parisiens.

C'était une harmonie bizarre, folle, échevelée, pleine de fièvre et d'entraînement.

Tomaho dressa l'oreille et fixa un œil curieux et ravi sur les danseurs.

Sans-Nez obtenait un succès fou.

Ce fils de la barrière Ménilmontant dansait un cancan échevelé et il frappait la foule d'admiration.

L'entrain des airs, la verve du danseur, le je ne sais quoi qui fait que Paris fascine et qu'un Parisien charme, tout contribuait à passionner la galerie et Tomaho qui n'avait jamais vu danser le cancan.

—Och ! fit-il.

—Sans-Nez est un grand danseur.

—Mon œil le regarde avec joie.

—Cette musique est bonne.

—Elle chatouille mon cœur et mes jambes.

Le Patagon suivit tous les gestes du chasseur avec un intérêt de plus en plus marqué.

Soudain Sans-Nez se mit à exécuter un cavalier seul avec le frénétique entrain d'un Clodoche émérite.

Les spectateurs applaudissaient frénétiquement aux excentricités chorégraphiques du danseur.

Tomaho, lui aussi, manifestait du geste et de la voix son contentement.

Mais son émotion grandissait et le dominait.

Il trépidait ; ses grands bras s'agitaient au-dessus des têtes, sa poitrine se soulevait violemment, il poussait de formidables exclamations, des bravos sans doute exprimés dans la langue de son pays.

Cependant les accords précipités de l'orchestre annonçaient la fin du morceau.

Le silence se fait

La contredanse est terminée.

Les danseurs se sont arrêtés, et le cercle de spectateurs va se rompre.

Le Patagon s'élançait soudain.

Le géant s'indigne contre les musiciens qui ont cessé de jouer.

Il les menace du poing.

Sans-Nez comprend que l'Araucanien est saisi du *delirium tremens* de la danse ; il fait signe à l'orchestre.

La musique retentit de plus belle.

Tomaho frémit de plaisir ; il piaffe comme un cheval impatient.

Sans-Nez lui jette au bras une jolie senora.

Le géant reçoit sa danseuse, l'enlève comme une plume, se lance avec elle en avant, gesticule avec fureur, mais en mesure, décrivant les plus étranges figures et faisant exécuter à la danseuse des bonds inouïs.

Il montre une fougue indicible,

Sans-Nez le calme un instant et lui confie les deux senoras pour exécuter devant elles et Tomaho un cavalier seul d'un risqué, d'un audacieux qui soulève l'enthousiasme.

Mais Tomaho frissonne d'émulation ; il se contient avec peine, il a des haussements d'épaules qui signifient : " Ce n'est rien ! on va voir tout à l'heure. "

Sans-Nez reprend les senoras.

Tomaho fait un geste superbe pour commander l'attention ; il redresse ses plumes sur sa coiffure d'or ; il fait craquer ses doigts, se tape sur les cuisses à en couvrir le bruit des cymbales et pousse un cri sauvage.

Il part.

Cavalier seul !

Ce fut quelque chose de merveilleux, de fantastique, de démesuré.

Chicard aurait vu en son temps un pareil spectacle, qu'il se serait suicidé de désespoir.

Le géant dépassa tout ce qu'on peut imaginer.

Il se livra, toujours en cadence, aux inspirations les plus échevelées.

Il imita le cheval qui rue, l'ours qui marche sur ses pattes de derrière, le jaguar qui bondit, le cerf qui fuit, le bison qui encorne, le chien qui mord, le poisson qui nage.

Il marcha sur les mains, les pieds en l'air et les jambes gigottant.

Il rampa comme le serpent et renversa une vingtaine de personnes, pinçant les mollets des dames pour remplacer les piqûres de la vipère.

Il se permit des excentricités fabuleuses.

La foule se tordait de rire, applaudissant à tout rompre.

Tomaho produisit un effet prodigieux, surtout quand il couronna cette orgie chorégraphique en jetant Sans-Nez à califourchon sur ses épaules et en terminant la séance par le pas du triomphe portant les deux senoras à bras tendus.

Il vint s'échouer, ruisselant de sueur, devant un buffet ; il déposa ses danseuses au milieu de deux corbeilles de fleurs, assit Sans-Nez sur un sanglier cuit tout d'une pièce, et, haletant, il saisit à deux mains un baril de vin défoncé, qu'il porta à ses lèvres comme d'autres eussent fait d'un saladier.

Ce qu'il en resta au fond, quand il le reposa à terre, ne valait même pas la peine d'en parler.

La foule regardait la tonne vide, le géant qui s'essuyait les lèvres, Sans-Nez qui riait et les senoras toutes fières d'un pareil homme ; on s'extasia longtemps.

Tomaho savoura ces succès, et il dit triomphalement à Sans-Nez :

— Si ce méchant nain d'Orélie était là, il serait vexé.

— Mon cher, dit Sans-Nez, il en crèverait de dépit.

— Et d'un coup de poing dont je l'assommerais, ajouta Tomaho avec une conviction profonde.

Sur ce, ils attaquèrent un pâté de compagnie avec les senoras.

Une circonstance mit le comble au bonheur et à l'appétit de Tomaho.

Le comte vint à traverser la salle ; il salua les deux chasseurs et leurs senoras.

— Cacique, vint-il dire au géant en lui serrant la main, je vous félicite sur le pas du jaguar et sur la marche du serpent ; il n'est bruit que de cela dans le bal.

Le compliment plongea Tomaho dans un océan de joie.

Il voulut retenir le comte et recommencer ses exploits devant lui, mais M. de Lincourt prétextait qu'il cherchait Tête-de-Bison et s'éloigna suivi de tous les regards.

Le comte était le héros de la fête et il avait fort à faire pour répondre aux ceillades, aux provocations de toute sorte improvisées à son intention.

En ce moment, le bal était très bruyant. L'animation était à son comble ; danseurs et danseuses s'en donnaient à cœur joie.

Soudain le bruit des orchestres et des conversations fut dominé par un brouhaha venant du dehors.

Il n'y eut qu'un mouvement dans la foule qui encombra le grand salon.

Toutes les têtes se tournèrent du côté de la grande porte de l'entrée principale.

Mille regards curieux interrogèrent l'horizon fermé par de lourdes tentures de velours rouge.

Tout à coup les rideaux s'écartèrent.

Un Apache s'avança gravement et s'arrêta sur le seuil du salon.

Tout mouvement cessa.

Un profond silence se fit.

L'Indien, tatoué et costumé en guerre, prononça d'une voix forte ces mots en Espagnol :

— La reine !

Puis il se retira, suivi par ce bourdonnement qui se dégage des foules inquiètes et ressemble au murmure du vent dans la feuillée.

Les tentures se relèvent et la reine, la terrible et redoutée reine des Indiens, apparut resplendissante.

Majestueuse et fière, la sauvage souveraine fit quelques pas et pénétra dans le salon.

Tous les regards étaient fixés sur elle.

La surprise, l'étonnement, la stupéfaction se lisaient sur chaque visage.

Le comte n'avait prévenu personne de son invitation.

On ne s'expliquait pas cette apparition ; mais le saisissement de la population était immense.

La reine des Indiens porte un costume à la fois étrange et magnifique.

Il peut être comparé, dans son ensemble, à ces toilettes à la grecque mises à la mode par madame Tallien sous le Directoire.

La longue et soyeuse chevelure argentée de la reine s'enroule en épais bandeaux autour de sa tête ; un cercle d'or les comprime et les fixe.

Sur ses épaules nues, descendent en s'étagant plusieurs rangées de perles dont chacune vaut plus d'un million.

De splendides bracelets de jade ornés de brillants énormes étincellent à ses bras nus.

Une tunique de soie bleue lamée d'argent et frangée d'une ganse finement brodée tombe, voile diaphane, jusque sur les pieds mignons, chaussés de mocassins légers.

Une ceinture composée de six rangées d'émeraudes et d'une agrafe de rubis enserme la taille fine de la reine.

Pour la liberté de la marche, la tunique est coquettement relevée un peu au-dessus des genoux par des rosettes au milieu desquelles resplendissent deux superbes topazes.

La reine s'est arrêtée après avoir fait quelques pas dans la salle de bal.

Elle jette autour d'elle un long regard et tressaille en apercevant le comte de Lincourt, qui se trouve en ce moment auprès de mademoiselle d'Éragny. M. de Lincourt ayant invité la Vénus cuivrée, la courtoisie lui fait un devoir d'être son cavalier ; il s'excuse d'un mot près de Blanche et va au devant de la reine.

Celle-ci a remarqué l'empressement du comte à quitter mademoiselle d'Éragny.

Un sourire remplace l'expression de colère qui a furtivement assombri ses traits.

Le comte la complimente.

Elle l'écoute, mais elle le regarde malicieusement :

— Vous me souhaitez la bienvenue, comte, dit-elle, et je l'accepte avec plaisir.

" Votre fête européenne est la première que je vois ; elle me paraît très belle.

" Je suis heureuse d'être ici. "

— Et nous, dit le comte, nous sommes, reine, très honorés de votre présence.

" Si j'avais été prévenu de votre arrivée je serais allé au devant de vous, comme c'était mon devoir.

" Mais l'officier du poste de la porte par laquelle vous êtes entrée a manqué à sa consigne en ne m'avertissant pas. "

— Comte, dit-elle railleusement, la ville me semble mal gardée.

" Aux portes, point de soldats !

" Je n'ai eu à faire présenter nulle part le sauf-conduit que vous m'avez envoyé. "

— Ceci prouve, dit le comte, l'entière bonne foi des habitants !

— Ou leur négligence ! fit la reine avec un singulier sourire.

Tête-de-Bison jugea ce sourire inquietant sans doute.

Il s'en alla tout doucement décrocher son rille à une punoplie et dit un mot aux autres trappeurs qui l'imitèrent et qui, sans affectation, conservèrent, depuis lors, leurs fusils en bandoulière.

Personne ne remarqua ce mouvement.

Cependant M. de Lincourt faisait à la reine les honneurs de la fête.

Celle-ci ignorait tout des usages européens ; mais elle n'éprouvait aucun embarras, tant il est vrai que partout les natures d'élite se sentent au-dessus de la situation, quelle qu'elle soit.

Le comte offrit son bras avec empressement.

La reine remarqua le geste, et ne le comprit pas d'abord.

Mais voyant des couples se promener bras dessus bras dessous son hésitation ne dura qu'une seconde.

Elle posa sa main sur le bras qu'on y tendait.

M. de Lincourt avec une courtoisie galante, parcourut toutes les salles avec la visiteuse inattendue.

Il lui fit les honneurs de cette fête, dont il expliqua la cause.

La reine admirait sans étonnement.

Elle écoutait la musique avec un plaisir qu'elle ne dissimulait pas et suivait d'un œil ravi les évolutions des danseurs.

Le couple a parcouru les salons, escorté par les regards étonnés et curieux du public.

Il revient dans la grande pièce où, aux accords de l'orchestre français, s'agitent joyeusement les amateurs des danses purisennes.

Le comte éprouve un certain sentiment de sympathie et d'admiration pour l'adorable créature dont il s'est fait le cavalier.

Tout en elle est charmant.

M. de Lincourt devient très attentif.

On ne donne pas impunément le bras à une très jolie femme.

On ne respire pas les parfums d'une pareille fleur féminine sans qu'il vous montent à la tête.

Le comte était conquis.

Et la reine semblait toute à lui dans ce bal dont la musique l'enivrait.

C'est la *valse des Roses* que l'on joue en ce moment.

Le motif est entraînant et mélodieux.

Subissant l'effet de cette musique expressive, la reine laisse aller son buste charmant

à d'imperceptibles balancements que règlent des accords savamment cadencés.

—Que je voudrais pouvoir danser ainsi ! murmure-t-elle avec un soupir de regret.

Le comte l'entendit.

—Voulez-vous essayer ? demanda-t-il avec empressement.

—Mais puisque j'ignore cette danse.

—Tentez l'aventure, croyez-moi, insista le comte

“ On n'apprend pas la valse.

“ On l'éprouve et on la danse spontanément.”

Comme la reine hésitait, il ajouta du ton le plus persuasif :

—Je vous en prie !

La reine leva sur lui son plus doux regard, et sa bouche dessina le plus engageant sourire.

C'était accepter comme acceptent les femmes, sans dire oui.

Ainsi traduit le comte, car il passe aussitôt son bras autour de la taille souple qu'on lui abandonne, et il commence à valser.

La reine, tout d'abord étourdie, cesse un moment de s'abandonner à l'impulsion de son cavalier ; mais elle se remet vite et se laisse bientôt aller sans réserve aux entraînements de cette *valse des Roses* qui a fait tourner tant de têtes féminines.

L'Indienne, dont la tête langoureusement sur l'épaule de son cavalier, se livre sans réserve au plaisir.

Son regard voilé paraît contempler dans l'espace quelque radieuse apparition.

Ses lèvres entr'ouvertes s'agitent sans qu'aucun son s'en échappe.

Parfois tout son être tressaille, et son bras s'appuie plus fortement sur celui du danseur.

Le comte s'enivre au contact de l'admirable créature qu'il tient enlacée.

L'expression de son visage est changée.

Cette femme succombant entre ses bras, cette étrange et sauvage beauté, a triomphé de ses préjugés.

Pourtant un grand danger planait sur tous les acteurs de cette scène, une imprudence et une félonie se préparaient.

Pendant que M. de Lincourt et la reine des Indiens circulaient dans les salons, et que le couple continuait à valser, les officiers de la garnison d'Augustin s'étaient réunis.

Ces estimables soldats, dont on connaît la bravoure, méditent un grand coup.

Ils ont dépêché un des leurs à la recherche du gouverneur, leur chef suprême.

Ils attendent le retour de leur envoyé.

—Rien à faire, dit-il.

“ Don Matapan est ivre-mort.”

—Peu importe ! s'écria l'un des officiers.

“ Agissons, et vite.

“ Nous avons un bataillon.

“ Qu'on le réunisse.

“ Il s'emparera facilement de cette reine de Peaux-Rouges et la conduira à la caserne.

“ On l'installera dans un confortable cachot, et nous pourrons alors dicter les lois à MM. les Indiens.

“ Avec un otage pareil, nous obtiendrons l'impossible.”

La proposition du digne capitaine obtint tous les suffrages, et les officiers se séparèrent pour préparer le coup de main prémédité.

Pas un de ces drôles n'objecta le traité, la foi jurée, l'honneur militaire.

Leurs préparatifs ne furent pas longs.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une troupe de soldats armés faisait irruption dans le salon où se trouvait la reine.

Cette entrée produisit un tumulte indescriptible.

A la vue de cette compagnie, le comte comprit tout.

Il prit rapidement son parti.

Il fit un signe à Grandmoreau, qu'il aperçut dans la foule.

Celui-ci s'approcha.

—Que l'on m'amène le gouverneur, dit-il.

“ Et pas de retard.”

Le Trappeur s'éloigna.

Obéissant à leurs officiers, les soldats firent quelques pas vers la reine, qui ne supposait rien du péril dont elle était menacée.

Le comte de Lincourt, la tête haute, fier et dédaigneux, interpella le lieutenant qui commandait.

—Que voulez-vous ! demanda-t-il avec colère et brusquerie.

—J'ai ordre d'arrêter cette femme, répondit l'officier.

Il désigna la reine.

—De qui, cet ordre ?

—De mes chefs.

—Quels chefs ?

“ Vous n'avez qu'un chef responsable ici.

“ C'est le gouverneur.

“ Aurait-il donné cette ordre ?

“ Aurait-il manqué ainsi sans pudeur, à la parole donnée et aux lois sacrées de l'hospitalité ? ”

L'officier, hésitant, gardait le silence.

—Répondez donc ! fit le comte avec impatience.

—J'obéis à un ordre, voilà tout, se contenta de dire simplement le lieutenant.

M. de Lincourt eut un singulier sourire.

Puis, laissant tomber un regard de pitié sur les soldats et leur chef, il prononça d'une voix vibrante cet appel :

—A moi, les trappeurs !

Il ne comptait que sur ses amis, ces cinq hommes dont le dévouement lui était acquis.

Tomaho le Patagon, John Burgh l'Anglais et Sans-Nez se sont trouvés rangés autour de celui qu'ils ont accepté pour chef.

Ils ont leurs armes, ils se tiennent prêts à tout événement.

Leur attitude imposé aux soldats.

Grandmoreau et Bois-Rude arrivent dans Ils soutiennent le gouverneur complètement ivre et chantant à tue-tête.

Voyant don Matapan dans cet état, le comte de Lincourt ne juge pas utile de l'interroger.

Il eut évidemment perdu son temps.

Les cinq aventuriers que nous connaissons ne furent pas les seuls qui vinrent se grouper autour du comte.

Tous les trappeurs et chasseurs des prairies présents au bal se réunirent spontanément ; ils se trouvèrent là cinquante prêts à faire respecter la foi jurée, et à protéger la souveraine indienne contre toute violence.

M. de Lincourt accueillit ce renfort par un signe de remerciement et de joyeuse bienvenue.

Cependant le lieutenant avait hâte d'accomplir sa mission.

Il se sentait fort.

Le gros des gens des prairies n'avait pas d'armes.

De plus longs pourparlers pouvaient empêcher l'arrestation de la reine.

Il fallait donc agir au plus tôt.

A son commandement, les soldats croisèrent la baïonnette et firent un pas en avant.

Les trappeurs accueillirent par un sourd grondement cette manifestation hostile.

Instinctivement, chacun d'eux porta la main à la crosse de son rifle absent.

Sauf les compagnons du comte, tous étaient désarmés, par cette bonne raison que les fusils étaient aux panoplies.

Par une mesure habile, des soldats s'étaient glissés le long des murs et s'étaient emparés des rifles et des pistolets.

Pas le moindre revolver, pas même le ma-

chète ce couteau-sabre dont ne se sépare presque jamais un coureur de prairie.

Les trappeurs, si braves et déterminés qu'ils fussent, n'avaient pas la partie belle.

La foule des danseurs et danseuses assistait inquiète à cette scène.

Mais elle ne prenait pas parti.

Rien ne la passionnait ni pour ni contre.

Dérangées dans leurs plaisirs, plusieurs femmes firent cependant entendre quelques murmures à l'adresse des soldats, dont la présence suspendait les danses.

Tomaho, le Patagon, ne pouvait voir sans colère les pointes menaçantes des baïonnettes à deux pas de son épiderme.

L'orchestre était derrière lui.

Il étendit le bras et se saisit d'un lourd pupitre placé devant le chef de musique.

Ce meuble dans ses mains devenait une arme terrible, une gigantesque massue.

Le pupitre tournoya une seconde sur les têtes des soldats.

Plus d'un crâne eût été brisé sans un geste de la reine qui arrêta net le moulinet du Patagon.

L'Indienne, avec un calme et tranquille sourire, dit à M. de Lincourt :

—Comte, vos guerriers sont sans armes.

“ La lutte serait inégale.

—Que nous fait le danger ! répliqua le comte avec un généreux élan.

“ Il ne sera pas dit que nous ne vous aurons pas défendue contre les lâches et les traîtres qui menacent votre liberté.

“ Reine ! ajouta-t-il d'une voix ferme.

“ Moi vivant, vous resterez libre.

“ Croyez-en la parole d'un homme qui méprise la mort.”

En entendant ces paroles, Tomaho assujettit dans ses larges mains son pupitre-massue.

—Comte, répondit la reine, vous êtes loyal et généreux.

“ Je le vois, votre cœur se lit sur votre visage.

“ Mais comme je n'avais pas confiance dans la parole des chiens de Faces-Pâles de cette ville, mes guerriers veillent, et leur présence...”

Un brusque commandement du lieutenant à ses soldats interrompit la souveraine des Indiens.

—Allons ! Assez de paroles !

“ Emparez-vous de cette femme.”

L'officier lui-même s'avança et posa la main sur l'épaule nue de la reine.

Celle-ci tressaillit au contact.

Elle tira de sa robe un petit sifflet retenu par une chaînette d'or.

Ce sifflet avait été fabriqué avec un os humain, les taches couleur de rouille qui le marbraient dénotaient sa provenance.

La reine porta le minuscule instrument à ses lèvres, un sifflement aigu, perçant, strident, coupa l'air avec une incroyable puissance.

Les dernières vibrations n'étaient pas éteintes que les portes et les fenêtres de tous les salons s'ouvraient avec fracas : les carreaux volaient en éclats avec un bruit que couvrirent aussitôt les clameurs de la foule.

Des centaines de Peaux-Rouges, tatoués et costumés en guerre, firent irruption par toutes les issues, en poussant d'épouvantable cris.

Il y eut un moment de panique impossible à décrire.

(A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, ux prix du gros.

**SPECIALITES**

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
 GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagauchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

**UN LOT COMPLET (4) DES CABINETS (en couleurs) des femmes très belles.** Nouvellement reçu d'Europe. Le dernier goût de Paris. Bien assortis et très CHIC. Prix : 25 cts., en timbres de poste ou argent. S'adresser : Canadian Novelty Co., Montréal, P. Q.

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

**12** Mouchoirs Chinois, très beaux, avec des bords de couleurs bien vifs; aussi un **EVENTAIL ORIENTAL** très délicat, fait à la main et bien éclatant. Prix, pour le tout, 25 cts. (timbres de poste ou argent). S'adresser : Canadian Novelty Co., Montréal, P. Q.

**Gray's Saponaceous Dentifrice,**

Excellente Poudre a Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 28 Avril  
Après-Midi et Soirée.

**LA FAMEUSE COMPAGNIE DE VARIETES**

— DE —

**Reilley & Wood**

25 - ARTISTES - 25

Cette Compagnie n'a pas de rivale en Amérique.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.— *World Against Her.*

**5c.** — Pour CINQ CENTS (en timbres de poste ou argent) je vous enverrai **GRATIS** un **PAQUET ROYALE**, qui vous conduira à la fortune. S'adresser: **ARTHUR LABELLE, 185, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL, P. Q.**

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

**LISEZ LA PRESSE LISEZ**

JOURNAL QUOTIDIEN.

*Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.*

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.**

Abonnement en dehors de Montréal

**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

**17,009 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

69 Rue St-Jacques, Montréal.



PRIX DE VENTE, **\$5.87** SIMPLE FREE

**Agents demandés partout**

Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le faisons au d'avant de bons agents qui introduiraient nos montres; et afin de nous protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordinairement de fortes quantités; nous voulons que chaque personne coupe cette annonce et nous l'envoie avec son ordre s'engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'immense catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de 50c en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Si tout est satisfaisant et tel que vous le souhaitez, vous pourrez payer la différence, \$5.37 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le lotier est garanti par un métal qui ne peut être touché ni de fer que par des experts; richement gravé, visible dans toutes ses parties, vertes, français, et garanti pour 20 ans. Le mouvement est importé, monté à la main, ajusté et réglé et placé dans un boîtier en métal. En prenant soin un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$30 pour \$5.37, et une pour rien si vous nous en vendez 6. Adressez-vous à: **A. C. ROEBUCK & CO., 57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Can.** Si vous désirez recevoir cette montre par la malle, il faudra envoyer le montant complet car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la malle. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double. Nommez ce journal.

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

**B. H. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



**Gray's Dental Pearline,**

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

**A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS**

**N.B.**—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez **POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.**

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**  
32 and 34 Frankfort Street, New-York